Linguistique et philologie celtiques

Pierre-Yves Lambert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1374>

DOI : 10.4000/ashp.1374

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 348-350

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Pierre-Yves Lambert, « Linguistique et philologie celtiques », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 28 septembre 2012, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1374> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1374>

LINGUISTIQUE ET PHILOGIE CELTIQUES

Directeur d'études, M. Pierre-Yves LAMBERT,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2009-2010 : I. *Vieil-irlandais, textes archaïques, l'Amra Choluim Chille (l'Éloge de Columba)*. — II. *Moyen-gallois, Owein ou le Conte de la Dame à la Fontaine*.

Le programme de cette année prolongeait celui de l'année précédente. En vieil-irlandais, on devait se concentrer sur l'Éloge de Columba, attribué à Dallan Forgaill, et composé – d'après la tradition – peu après la mort de s. Columba, en 597. Plusieurs séances ont été consacrées auparavant à l'initiation linguistique au vieil-irlandais, sur la base des gloses. On a aussi examiné le thème de l'éloge funèbre dans la littérature irlandaise moderne : la *caoineadh* (anglicisé *keen*) ou « lamentation funèbre », est un genre poétique particulier apparu au ^{xvii}^e s. ; poème rythmique, caractérisé par le retour de certaines voyelles longues, c'était en fait une composition impromptue, chantée au moment des obsèques. On a conservé plusieurs versions d'une célèbre *caoineadh*, celle qui fut composée pour Art Ó Laoghaire par sa veuve, Eibhlín Dubh Ní Chonaill, dans la deuxième moitié du ^{xviii}^e s., à l'ouest du comté de Cork. On a aussi évoqué la *Caoineadh na dtrí Mhuire*, ou « Lamentation des Trois Maries », cantique ancien sur un thème assez répandu dans l'Europe médiévale, et qui a suscité une étude approfondie par Angela Partridge (Dublin, 1983).

L'Éloge de Colum Cille avait fait l'objet d'une sorte de contrat, conclu de son vivant entre le saint et l'ensemble de la classe poétique. Colum Cille avait en effet pris fait et cause pour les poètes dans le conflit qui les opposait à leurs patrons, les rois petits et grands qui leur servaient de mécènes. Les rois se plaignaient du trop grand nombre des poètes, qui étaient devenus une charge exagérée pour l'économie de chaque maison royale ; il était question d'expulser hors d'Irlande un certain nombre de poètes. Ce fut l'un des points examinés au synode de Druim Cét, en 575. À cette occasion, saint Columba quitta son monastère d'Iona, dans les Hébrides, pour revenir en Irlande, et il défendit si bien la cause des poètes que ceux-ci lui promirent de composer une *amra*, un éloge, après sa mort. Cette tâche devait être assurée par le poète le plus élevé dans la hiérarchie, le poète *ollam* (épithète qui a pris le sens de « professeur »). Cette histoire est évoquée dans la préface en prose, en irlandais moyen, et elle a été romancée plus tard dans un récit en irlandais moderne intitulé *Tromdamh Ghuaire* ou *Imtheacht na Tromdaimhe* « La nombreuse compagnie de Guaire ». On a traduit durant les conférences la préface de l'*Amra Choluim Chille*, en irlandais moyen, (en comparant la version du Livre de Lismore, publiée dans la préface de Wh. Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, Oxford 1890) et les premiers vers du poème, qui regorge d'archaïsmes. On a suivi bien sûr la précieuse édition de Whitley Stokes, « The Bodleian *Amra Choluimb Chille* – The Eulogy of Saint

Columba », *Revue Celtique*, 20 (1899), p. 30-55, 132-183, 248-289, 400-437, fondée sur le ms. Rawlinson B 502 de la Bodléienne. Mais il faut bien reconnaître que sa traduction des parties archaïques est aujourd'hui entièrement à reviser, grâce notamment aux remarques de Vernam Hull et de Calvert Watkins. Bien sûr il est toujours possible d'essayer d'améliorer l'analyse.

Par exemple, au vers 3, *ar muichtea meit* « on account of the greatness of the sorrowing » (trad. Wh. Stokes), comporte une forme *muichtea* comparée par Stokes à *muich*, *múich* « tristesse »; en fait c'est certainement le génitif singulier du thème en *-u-* *múchud*, *múchad* « étouffement, suffocation », nom verbal du verbe *múchaid*, qui décrit très bien l'un des tourments infernaux. L'expression doit donc être traduite : « à cause de l'importance de l'étouffement ». Dans le même vers, J. H. Jasanoff (*Festschrift Jochem Schindler; Compositiones indogermanicae*, éd. H. Eichner, etc., Prague, 1999, p. 205-221) a parfaitement analysé la désinence passive relative de *ég-thiar* « on crie ». — Autre désinence archaïque, celle du verbe *suidiath*, vers 10-11 – un imparfait 3. sg., d'après Vernam Hull, *ZCP* XXVIII, 1961, 244; sur le thème factitif, **sod-i-*, s'ajoute une désinence qui paraît remonter à *-iato-*, peut-être parallèle à celle de l'imparfait gallois moyen *gwyddiad* « il savait » (sans doute un ancien plus-que-parfait indoeuropéen, en *-(i)e-*, type grec *hdhstha*). Mais il n'est pas impossible que ce *suidiath* soit en fait un prétérit passif : *In fáith Dé de déis Sion suidiath*, « Le prophète issu de la maison de Dieu, à Sion il a été placé » (au lieu de : « ... from God's vasalry, the prophet who used to settle Zion », trad. V. Hull).

On peut aussi s'interroger sur la forme composée, *ardon-condiath*, vers 12. Vernam Hull admet ici un composé de *iath* « terre », mais cela entraîne des difficultés (il est obligé de traduire *sui* « sage », dans la phrase précédente, comme si c'était un génitif). Stokes suppose un verbe composé : « he hath fared from us », sur la base des commentaires tardifs, et de deux vers parallèles, commençant par *ardon-bath* « il est mort pour nous » (v. 14, 15). En fait le thème verbal *cond(i)-* pourrait bien être celui qui apparaît dans la formation de nom verbal *coinnem*, *coindem* « donner leurs quartiers aux soldats »; la désinence en *-iath* serait, là aussi, celle d'un prétérit passif : « celui qui avait été logé chez nous ».

À la fin de l'année, traduction de plusieurs extraits du glossaire de Cormac.

En moyen-gallois, traduction de l'un des contes arthuriens, celui qui s'inspire d'*Yvain ou le Chevalier au Lion*. On s'est contenté de traduire la première moitié du texte, d'après l'édition annotée de Robert L. Thomson (R. L. Thomson, *Owein or Chwedyl Iarllles y Ffynawn*, Dublin, 1968). Plusieurs améliorations de lecture ont été proposées. Ainsi à la ligne 134, une série de noms présente les animaux sauvages qui répondent à l'appel de l'Homme Noir, ou plus exactement au brame du cerf qui lui sert de héraut, ou de hucheur : « Et en réponse à ce brame du cerf, il arriva (tellement) d'animaux sauvages, qu'ils étaient aussi nombreux que les étoiles dans le ciel, et qu'il n'y avait plus de place pour me tenir dans la clairière en même temps qu'eux, *a hynny o seirff a llewot a gwiberot ac amryual aniueileit* » et tout cela (était fait) de serpents, de lions, de vipères et d'animaux variés ». Il m'a semblé que les lions n'appartenaient pas à cette série – constituée plutôt de rampants, puisque le héros en est à chercher où poser les pieds. Une correction s'impose, qui se limite à transformer le *-o-* en *-a-* : *llewot* est pour *lewa(n)t*, *llywant*, « crapauds » (variante moderne : *llyfaint*).

Quelques séances ont été consacrées à la discussion de gloses en vieux-breton (les gloses du f. 74b du ms. Angers 477, voir la reproduction dans Fleuriot, *Dictionnaire des Gloses en vieux-breton*, Paris, 1964, Planche VII). On a fait observer à cette occasion l'intérêt d'une hypothèse nouvelle, par Stefan Schumacher, concernant l'infixation de *-d-* dans les formes verbales « relatives ». On a aussi traduit un document breton moderne concernant « La bonne Armelle » et de larges extraits du livre *Ar Veach devot hac agreabl eus a perc'herinet santes Anna e Guenet* (« Le voyage agréable et dévôt du pèlerinage de Sainte Anne au pays de Vannes »), par le père Bernard du Saint-Esprit, Carme à Morlaix, 1656. Ce texte présente un mélange intéressant de graphies remontant au moyen-breton et de variantes inspirées par la prononciation moderne.